

Jacques Bonnet, éditeur, craint une uniformisation de la production littéraire

«Monsieur Seillière n'est pas un poète»

Jacques Bonnet a coordonné en juin dernier le numéro de la revue *Esprit*, *Malaise dans l'édition*. Il réagit à la reprise des 60 % d'Editis par Wendel Investissements.

Que pensez-vous de la vente d'Editis à Wendel ?
On a laissé à Lagardère le choix de son second immédiat. Il s'est bien gardé de prendre un éditeur, et il a préféré opter pour un groupe extérieur, ce qui est moins dangereux pour lui. Tout ce qui devait être évité depuis un an et demi est arrivé. Selon la rue de Valois, la solution Lagardère permettait d'avoir un acheteur industriel et ce n'en est pas un, Editis ne devait pas être démembré et il l'est. Pendant tout ce temps-là, Lagardère a gardé Editis sous l'éteignoir. Editis est en catalepsie depuis un an et on le donne à un investisseur financier. Je trouve ça catastrophique. J'aurais préféré un vrai concurrent qui soit un vrai éditeur. Il ne fallait pas rêver.

Pensez-vous que Wendel conservera son acquisition en un bloc, comme préconisé par Bruxelles, ou qu'il préférera revendre ?

Un bruit court selon lequel Wendel ne pourrait pas revendre immédiatement, mais c'est de l'ordre de l'engagement moral. Je crois que juridiquement, on ne peut pas demander au groupe de Seillière d'en conserver l'intégrité pendant des années. Mais je ne suis pas dans la tête du Baron. Il fera au mieux pour que cela lui rapporte, et il ne le fera pas forcément en pensant à l'avenir de l'édition culturelle. M. Seillière n'est pas un poète. Par ailleurs, je n'ai pas d'inquiétude pour des éditeurs comme La Découverte. La maison est plus en sécurité dans le giron de Wendel, car elle y devient intouchable, emblématique.

Cette vente ajoute un groupe de plus dans le paysage médiatico-culturel français...

Cette concentration n'est pas nouvelle. Lagardère et Hachette, Dassault et la presse, Bouygues et la télé... Le système français marche avec des groupes qui dépendent de l'Etat. Ils investissent dans les médias parce que ça peut être utile. Et on voit bien quel est leur pouvoir: quand vous voyez que Michel Houellebecq, auteur vedette chez Flammarion, se voit offrir un contrat chez Fayard - donc Hachette - pour son prochain roman, avec en prime un contrat d'adaptation pour un film produit par une autre filiale du groupe, et que c'est aussi le deuxième réseau de librairies de France... On assiste à une véritable concentration verticale, tout ça sur fond de silence assourdissant de la part des politiques. On risque quand même de se retrouver dans la situation aberrante où les profs vont conseiller aux élèves d'acheter des manuels fabriqués chez le patron du Medef...

Comment voyez-vous le paysage éditorial aujourd'hui ?

Davantage de gros groupes, moins de grands éditeurs indépendants et une myriade de microéditeurs. Il y avait quatre grosses maisons indépendantes pour fournir de la littérature durable. Le Seuil vient d'être racheté par La Martinière, Flammarion appartient au groupe italien Rizzoli, il reste Albin Michel, à l'avenir incertain en raison de l'âge de son capitaine et de l'absence de relève, et Gallimard. Avec la concentration de l'édition et des médias, je crains une accentuation de la tendance à l'uniformisation. Les grands groupes ne prennent pas de risque. C'est une technocratie cotée en bourse avec

des comptes à rendre à ses actionnaires. Croyez-vous qu'un financier va s'amuser à sortir un livre qui lui fait perdre de l'argent même si c'est un livre important? Regardez le *Zibaldone* de Giacomo Leopardi publié par Allia et qui a eu un petit succès cet automne. Il ne serait pas passé chez Hachette Littératures. En revanche, pour un éditeur indépendant, la rentabilité peut ne pas être immédiate. Les dix premiers Faulkner publiés par Gallimard n'ont pas dû lui rapporter grand-chose avant que l'auteur américain remporte le prix Nobel de littérature. Quand on édite depuis plus de cinquante ans, on sait qu'on ne peut pas présager du succès d'un livre.

Avec cette tendance à l'uniformisation, il y a moins besoin de librairies «intellectuelles», il suffit d'aller dans les chaînes et les supermarchés pour consommer du livre. La production indépendante se rétrécissant, les quelques centaines de librairies indépendantes vont de plus en plus souffrir, d'autant que c'est plus compliqué de travailler avec cent petits éditeurs qu'avec quatre gros. Pourtant, elles font partie de l'équilibre général. Elles sont capables de vendre des livres par milliers rien que par le bouche à oreille.

Ce n'est donc pas seulement un événement économique ?

Cette nouvelle configuration dépasse l'enjeu économique. Le facteur de contreponds intellectuel en prend un coup. Avec une uniformisation de la production, on a moins de chance d'avoir des pousses rebelles. Aujourd'hui, on raisonne dans l'intérêt immédiat et on ne pense pas à l'écosystème de l'édition. ◀

Recueilli par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL